

## De la collaboration coloniale : fortune des missions catholiques françaises en Birmanie, 1856-1918

Aurore Candier

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Candier Aurore. De la collaboration coloniale : fortune des missions catholiques françaises en Birmanie, 1856-1918. In: Revue française d'histoire d'outre-mer, tome 87, n°326-327, 1er semestre 2000. Les Juifs et la mer. pp. 177-203;

doi : <https://doi.org/10.3406/outre.2000.3775>

[https://www.persee.fr/doc/outre\\_0300-9513\\_2000\\_num\\_87\\_326\\_3775](https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_2000_num_87_326_3775)

---

Fichier pdf généré le 25/04/2018

### **Abstract**

In 1856 despite Anglo-French rivalry, priests from the Missions étrangères de Paris settled in Burma, the South of which had been conquered by the British. At first, the two local administrations complemented one another : the British stayed in the towns, allowing the missionaries to do as they wished in the country. The Missions benefitted from the Government 's religious neutrality, from improved security and better infrastructure thanks to the Pax Britannica which extended to the North, after Burma was annexed to India in 1886. The customary cooperation between colonizers and missionaries was not based on nationality but on a shared conception of civilization : teaching became the missionaries' essential activity. However, in 1904-1907, a growing lack of available land combined with the first nationalist movements urged the missionaries to seclude in the towns. At that time, the British reformed their educational policy. The missionaries had to adapt their methods to Victorian standards in order to serve the imperial ideology. WWI enhanced this trend and justified the alliance between the British and the missionaries while economic and social problems increased.

### **Résumé**

En 1856, malgré les rivalités franco-britanniques, les prêtres des Missions étrangères de Paris s'implantent dans une Birmanie conquise au sud par les Britanniques. Dans un premier temps, deux politiques indigènes se complètent : les Britanniques sont aux villes, laissant toute latitude aux Missions dans les campagnes. Elles profitent de la sécurité et des progrès assurés par la Pax Britannica et de la neutralité religieuse du gouvernement, d'autant plus quand le pays est entièrement annexé aux Indes britanniques en 1886. L'interaction classique entre missionnaires et colonisateurs ne s'opère pas en fonction des nationalités, mais au nom de la civilisation. Or, son instrument principal, l'enseignement, devient l'activité missionnaire essentielle. Mais en 1904-1907, les crises rurales, dues à la raréfaction des terres, combinées aux premiers mouvements nationalistes, poussent les missionnaires vers les villes. De façon simultanée, le pouvoir britannique réforme la politique éducative. Les missionnaires doivent adapter leurs méthodes aux critères victoriens pour servir l'idéologie impériale. La guerre ne fait qu'accentuer cette tendance en légitimant leur entente, tout en alourdissant les problèmes économiques ou sociaux.

# De la collaboration coloniale : fortune des missions catholiques françaises en Birmanie, 1856-1918

Aurore CANDIER

*En 1856, malgré les rivalités franco-britanniques, les prêtres des Missions étrangères de Paris s'implantent dans une Birmanie conquise au sud par les Britanniques. Dans un premier temps, deux politiques indigènes se complètent : les Britanniques sont aux villes, laissant toute latitude aux Missions dans les campagnes. Elles profitent de la sécurité et des progrès assurés par la Pax Britannica et de la neutralité religieuse du gouvernement, d'autant plus quand le pays est entièrement annexé aux Indes britanniques en 1886. L'interaction classique entre missionnaires et colonisateurs ne n'opère pas en fonction des nationalités, mais au nom de la civilisation. Or, son instrument principal, l'enseignement, devient l'activité missionnaire essentielle. Mais en 1904-1907, les crises rurales, dues à la raréfaction des terres, combinées aux premiers mouvements nationalistes, poussent les missionnaires vers les villes. De façon simultanée, le pouvoir britannique réforme la politique éducative. Les missionnaires doivent adapter leurs méthodes aux critères victoriens pour servir l'idéologie impériale. La guerre ne fait qu'accentuer cette tendance en légitimant leur entente, tout en alourdissant les problèmes économiques ou sociaux.*

**Mots-clés :** Missions catholiques, Birmanie, colonisation, bouddhisme, enseignement, politique indigène.

*In 1856 despite Anglo-French rivalry, priests from the Missions étrangères de Paris settled in Burma, the South of which had been conquered by the British. At first, the two local administrations complemented one another : the British stayed in the towns, allowing the missionaries to do as they wished in the country. The Missions benefitted from the Government's religious neutrality, from improved security and better infrastructure thanks to the Pax Britannica which extended to the North, after Burma was annexed to India in 1886. The customary cooperation between colonizers and missionaries was not based on nationality but on a shared conception of civilization : teaching became the missionaries' essential activity. However, in 1904-1907, a growing lack of available land combined with the first nationalist movements urged the missionaries to settle in the towns. At that time, the British reformed their educational policy. The missionaries had to adapt their methods to Victorian standards in order to serve the imperial ideology. WWI enhanced*

*this trend and justified the alliance between the British and the missionaries while economic and social problems increased.*

**Keywords :** *Roman Catholic Mission, Burma, colonization, buddhism, teaching, local administration.*

La France joue un rôle essentiel dans le phénomène de renouveau missionnaire qui caractérise la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1897, environ deux tiers des missionnaires catholiques dans le monde sont français<sup>1</sup> et la Société des Missions étrangères de Paris, œuvre missionnaire constituée en 1659 pour préparer les prêtres au service des missions, est alors une des institutions les plus actives en Extrême-Orient.

En ce temps se concrétisent aussi les idéologies impériales. Les Français partant pour les colonies se sentent investis d'un même devoir universaliste : « civiliser » les peuples outre-mer. Missionnaires et officiers sont solidaires, chacun ayant peut-être hésité entre les deux vocations. L'évangélisation et la colonisation sont ainsi irrémédiablement liées. En témoigne l'entraide entre les Missions étrangères et les forces militaires en Cochinchine sous le Second Empire<sup>2</sup>. Il existe certes une incompatibilité entre colonisation de type national et christianisme supranational, mais en pratique, l'imbrication des deux phénomènes est incontestable, au point qu'en 1919 l'encyclique *Maximum Illud* du pape Benoît XV condamne le nationalisme des missionnaires, incompatible avec le prosélytisme.

Les prêtres sont donc avant tout des hommes de leur temps, des patriotes, et leur apostolat sert la cause coloniale de la France. La III<sup>e</sup> République, malgré un anticléricalisme croissant, ne conteste pas le rôle des missionnaires dans le processus colonial français. L'exposition universelle de Paris de 1900 compte un pavillon des Missions étrangères<sup>3</sup> et la séparation de l'Église et de l'État en 1905, n'est suivie d'aucune mesure particulière dans les colonies. Avec le recul du temps, Hanotaux, ministre des Affaires étrangères entre 1896 et 1898, parle en 1931 des missionnaires comme des

---

<sup>1</sup> *Histoire universelle des missions catholiques, vol. 4, L'Église catholique face au monde non-chrétien*, Paris, 1958, p. 322.

<sup>2</sup> Les Missions, établies au Tonkin et en Cochinchine depuis le XVII<sup>e</sup>, subissent dès 1833 des persécutions. L'empereur de Hué, Minh Mang, craint que ces missionnaires, associés à la cause coloniale française, menacent l'ordre établi. Mgr. Pellerin, vicaire apostolique de Cochinchine, rentre en France en 1857 pour solliciter l'aide de Napoléon III et lui proposer de remplacer l'empereur Tu Duc par un souverain catholique. Les troupes de l'amiral Rigault de Genouilly débarquent en septembre 1858 à Tourane. Tu Duc doit céder les provinces de Bien hoa, Gia dinh et Dinh tuong en Cochinchine. Voir sur ce point l'étude très complète de Tsuboi Yoshiharu, *L'Empire vietnamien face à la France et à la Chine*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 31-57.

<sup>3</sup> WILKINSON Peter J., *A Mission to the Burmese Buddhists : a case-history of the Nineteenth Century. Apostolate of Paul-Ambroise Bigandet MEP*, Rome, 1970, p. 123.

« agents prédestinés de l'Empire civilisateur<sup>4</sup>. Le maréchal Lyautey, qui se consacre à partir de 1924 à la promotion de l'éducation dans les colonies, loue l'efficacité des missionnaires, et lorsqu'il se charge en 1931 de l'organisation de l'Exposition coloniale, souhaite que le pavillon des missions catholiques revête un caractère colonial<sup>5</sup>.

Mais l'évangélisation ne s'arrête pas aux frontières coloniales. L'action des missionnaires est censée se porter partout. Or, à l'heure des impérialismes, les rapports franco-britanniques sont souvent tendus, en Afrique comme en Asie. La péninsule indochinoise, domaine de convergence multiséculaire des civilisations indienne, musulmane et chinoise, devient au XIX<sup>e</sup> siècle le terrain d'affrontement privilégié entre la France et le Royaume-Uni, attirés par la Chine, empire de tous les fantasmes commerciaux. Les missionnaires sont présents. Aussi peut-on légitimement se demander comment ces agents d'influence française peuvent évangéliser en territoire « ennemi », et à quel prix.

La Birmanie, au cœur de la péninsule, est le royaume où se rencontrent les zones d'influence des empires français et britannique en Asie du sud-est. Étudier dans ce pays les rapports entre gouvernement britannique et missionnaires français éclaire d'une lumière particulièrement originale les interactions entre deux formes d'expansion distinctes, mais le plus souvent complémentaires, que sont l'évangélisation et la colonisation.

### **L'enjeu birman au cœur des rivalités franco-britanniques.**

Avec une ouverture sur la Chine au nord et 2 800 kilomètres de côtes donnant accès à la mer d'Andaman, la Birmanie, alors royaume d'Ava, constitue un excellent relais terrestre et maritime en Asie du Sud-Est. Au début des années 1820, les tentatives expansionnistes du roi birman Bagyidô (1819-1837) menacent les provinces d'Assam et de Manipur, situées dans la sphère d'influence de la Compagnie des Indes Britanniques, déjà établie au Bengale. Un corps expéditionnaire britannique s'empare alors de la petite cité de Rangoon au sud du pays, à 30 kilomètres de la mer, puis remonte le fleuve Irrawady. Après une victoire facile, le traité de Yandabo est imposé au roi le 24 février 1826. Il donne autorité à la Compagnie des Indes britanniques sur les provinces côtières du Tenasserim et d'Arakan, tout en retirant à la Birmanie ses prétentions sur l'Assam et le Manipur. Guerre défensive de la part des Britanniques ? Les territoires acquis permettent en tout cas d'établir un lien continu entre les possessions d'Inde et Malacca, définitivement cédé par les Hollandais en 1824.

---

<sup>4</sup> DELAVIGNETTE R., *Christianisme et colonialisme*, Paris, 1960, p. 55.

<sup>5</sup> Anonyme, "L'action civilisatrice des Missions" et "Caractère colonial du pavillon missionnaire", *Missions catholiques*, avril 1931, p. 148-150 et 150-154.

La deuxième guerre anglo-birmane se place ouvertement au cœur d'une stratégie commerciale. Les rapports tendus entre les résidents britanniques et la cour birmane offrent un prétexte à la reprise des hostilités en 1852. Malgré les tentatives du roi Pagan Min (1846-1852) pour éviter le conflit, les Britanniques reprennent Rangoon en avril, et en trois mois occupent les grands centres de Basse-Birmanie. La province de Pegu, ancien royaume Môn, est annexée le 20 décembre. Sans aucun traité et sans accord du nouveau roi Mindon (1852-1878), les Britanniques établissent empiriquement une ligne-frontière entre la Haute-Birmanie – sous autorité royale – et la Basse-Birmanie – sous leur contrôle. La nouvelle cité des rois birmans, Mandalay, est fondée en 1857 à quelques kilomètres au nord d'Ava, capitale précédente. En basse Birmanie, les Britanniques choisissent Rangoon comme capitale coloniale, le port offrant un double intérêt commercial. Il s'ouvre sur la mer et sur l'Irrawady, ce qui permet de contrôler les voies navigables stratégiques. L'Irrawady Flotilla Company monopolise désormais les transports par vapeurs sur le fleuve principal.

Or, dans la décennie 1850, la France apparaît comme une puissance impériale rivale en Asie du Sud-est, davantage encore après la prise de Saïgon en 1859, le protectorat imposé au Cambodge en 1863, puis l'occupation définitive de la Cochinchine en 1867. Tandis que les Britanniques cherchent l'accès à la Chine par le fleuve Salween en Birmanie, les Français s'intéressent au Mékong, puis au Fleuve Rouge.

En Haute-Birmanie comme au Siam, les deux empires coloniaux entrent en concurrence. Au Siam, le traité Bowring de 1855 renforce l'influence des Britanniques. La France signe elle aussi un traité en 1856. Mais son activité expansionniste au Cambodge lui attire les foudres des rois Mongkut (1851-1868) puis Chulalongkorn (1868-1910). Dès lors, les rois siamois jouent donc la carte britannique contre les prétentions françaises. De son côté, le roi birman Mindon (1853-1878) se voit contraint d'accepter deux traités britanniques en 1862 et 1867, par lesquels il doit abandonner certains monopoles commerciaux et accueillir un résident permanent à Mandalay. Mindon adopte donc une stratégie identique à celle des rois siamois, mais cette fois pour contrebalancer l'influence britannique. Il mise sur les Européens continentaux.

Le roi fait appel à de nombreux ingénieurs, notamment italiens et français, pour l'aider à moderniser son pays<sup>6</sup>. Beaucoup d'individus entreprenant tentent alors d'établir des relations durables entre leur métropole et la Birmanie. Mais les autorités françaises restent prudentes. Un ministre de Mindon, Kinwun Mingyi, part pour une longue tournée en Europe en 1872. Il signe un traité de commerce et d'amitié avec Thiers l'année suivante qui en définitive n'est pas ratifié. La mission française à Mandalay rejette effectivement la convention annexe, contenant une clause équivoque qui

---

<sup>6</sup> U Min Naing, "Les Italiens employés par les Rois de Birmanie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle", *Revue française d'histoire d'outre-mer*, vol LXXII, 1<sup>ère</sup> partie, 2<sup>e</sup> trimestre 1985, *passim*.

engage la France outre mesure dans le cas d'une confrontation avec les Britanniques<sup>7</sup>.

Le fils de Mindon, Thibô (1878-1885) ne suit pas fidèlement la politique de son père, à la différence de Chulalongkorn au Siam, qui continue dans la voie réformiste tracée par Mongkut. Thibô fait massacrer les princes opposés à son accession au trône le 17 février 1879. L'Europe est choquée. La France brise tout lien avec ce roi « barbare ». Cependant, Thibô ne souhaite pas isoler son pays. Il incite les courtisans occidentaux de Mindon à rester. Quelques Français se trouvent ainsi à la cour de Mandalay, formant un petit groupe influent qui détient des postes-clés. Entre autres, un certain Ponthenier est détaché de l'Imprimerie nationale pour devenir directeur de l'Imprimerie royale de Mandalay en 1881, mandé par Bonvillain, un ingénieur civil français agissant au nom du roi<sup>8</sup>.

Avec le début des années 1880 commence une nouvelle ère pour les impérialismes. Une période de récession en Europe pousse au développement géographique des marchés lointains. L'impérialisme économique a besoin de conquêtes territoriales. Pendant que s'accélère le « dépècement » de l'Afrique noire au profit des puissances européennes, l'expansion en Asie reprend. L'assassinat du commandant Rivière en 1883 – vainqueur à Hanoi l'année précédente – agite l'opinion française. La ferveur coloniale autour de l'événement pousse Ferry à financer une expédition qui aboutit à la mise en place d'un protectorat français sur le Tonkin et l'Annam en 1884.

Les relations diplomatiques entre la France et la Birmanie reprennent alors. Une délégation birmane s'arrête à Paris en 1883 et signe une déclaration en avril 1884 afin de réactiver le traité de 1873. Paris signe en janvier 1885 une convention de commerce complémentaire au traité avorté. Mais elle reste lettre morte après la chute de Ferry en mars, désavoué par la Chambre lors du désastre du Lang-Son au Tonkin. Les Britanniques veulent alors en finir avec une cour birmane incontrôlable, soupçonnée en permanence d'intrigues et d'accords secrets avec l'étranger, en particulier avec la France. Mais cela ne peut suffire pour décider Londres à agir<sup>9</sup>. Les raisons commerciales sont bien plus déterminantes. Les commerçants de Rangoon et de Calcutta – pas uniquement des Britanniques d'ailleurs – veulent des garanties en Birmanie. En octobre 1884 un rassemblement d'Européens à Rangoon, appuyés par la Chambre de commerce de la ville et la société

---

<sup>7</sup> Preschez Philippe, *Les Relations entre la France et la Birmanie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Presses de la F.N.S.P., 1967, p. 73-77. Une erreur, volontaire ou non, se serait glissée dans la traduction du texte en birman, le passage en français stipulant : « Le gouvernement français prêtera ses bons offices au gouvernement birman quand celui-ci l'en priera ». La traduction birmane précisait que si les Birmans étaient attaqués, la France « ferait sienne leur cause ».

<sup>8</sup> Archives du Ministère des Affaires étrangères (M.A.E.), série : N.S., Indes, vol. 49, lettres Directeur de l'Imprimerie nationale/Direction des affaires politiques, 28 octobre 1898, et Ponthenier/M.A.E., 26 mars 1900.

<sup>9</sup> PRESCHÉZ Philippe, op. cit., p. 97.

Irrawady Flotilla Company exigeait déjà une intervention en Haute-Birmanie<sup>10</sup>.

En 1885, un conflit entre Thibô et les Britanniques s'engage au sujet d'une forte amende à payer par une des sociétés de Sa Très Gracieuse Majesté, la Bombay Burmah Trading Corporation, pour exportations frauduleuses. L'occasion d'en finir est belle. Les Britanniques envoient un ultimatum au roi, exigeant que ses décisions en matière de politique étrangère soient désormais soumises à la sanction du gouvernement des Indes. Thibô refuse, déclarant que « les relations amicales avec la France, l'Italie et les autres États ont été, sont, et seront maintenues<sup>11</sup> ». Sous les ordres du général Prendergast, des troupes britanniques remontent alors l'Irrawady et entrent sans grande résistance dans Mandalay en novembre. Thibô est exilé avec sa famille.

L'annexion de la Birmanie, réunie en une seule province dépendant du Gouverneur général des Indes, administrée par un Chief Commissioner, est proclamée le premier janvier 1886. L'administration directe n'est pourtant pas la politique coloniale favorite des Britanniques, préférant établir un protectorat comme dans certains royaumes indiens. Mais la Birmanie donne à l'Inde britannique une frontière orientale infranchissable, à l'heure où la signature du traité de Tien tsin en juin 1885 relance la compétition franco-britannique. Le sud-ouest de la Chine est ouvert au chemin de fer français. Les Britanniques répondent par l'ouverture d'une ligne Rangoon-Mandalay en 1889.

La Birmanie annexée ne doit plus être soumise aux manœuvres françaises. Mais en fait, cette annexion recentre les luttes d'influence franco-britanniques sur la région encore indépendante du Siam et du Laos. La France réagit et impose un vice-consulat à Luang-Prabang en 1885. Les luttes d'influence se transforment en conflits territoriaux, concernant les États shan tributaires mais indépendants, situés entre la Chine, le Siam, la Birmanie, le Laos et le Tonkin.

La lutte franco-britannique se fait tout d'abord par pays interposés affirmant leurs droits historiques sur l'État. L'annexion du Laos en 1893 place l'est du Mékong dans la sphère d'influence française, menaçant directement le Siam. Un accord franco-siamois, signé le 3 octobre, étend l'autorité française sur une zone de 25 kilomètres le long de la rive droite<sup>12</sup>. L'intervention du Japon en Chine en 1894 change encore la donne. La défaite chinoise est sanctionnée par le traité de Shimonoseki de mars 1895, accordant des territoires et des avantages commerciaux considérables au Japon. La France, l'Allemagne et la Russie forcent le Japon à abandonner ses prétentions en avril. La Chine, redevable, fait des concessions. La convention

---

<sup>10</sup>TATE D. J. M., *The Making of Modern South-East Asia*, vol. I, *The European Conquest*, Londres, Oxford University Press, 1971, p. 540.

<sup>11</sup>LE RAMIER Gabriel, *Birmanie*, Paris, 1986, p. 43.

<sup>12</sup>MEYER Jean, TARRADE Jean, REY-GOLDZEIGUER Annie, THOBIE Jacques, *Histoire de la France coloniale*, t. I, *Des origines à 1914*, Paris, 1991, p. 703.

franco-chinoise du 20 juin cède entre autres à la France la région de Muong sing, à cheval sur le Mékong, dans l'État du Xieng kheng<sup>13</sup>.

Le Royaume-Uni, lésé dans l'Affaire du Muong sing, est pourtant vainqueur au Siam. L'accord signé entre l'ambassadeur français à Londres, Cambon, et le ministre des Affaires étrangères britannique, Lord Salisbury, le 15 janvier 1896, consacre la neutralité politique et militaire de la vallée de la Menam, interdit aux deux parties française et britannique d'y agir séparément. Mais le Siam reste un pays souverain qui n'est soumis à aucune obligation. Il peut en conséquence prendre parti pour l'une ou l'autre nation, ce qu'il faisait déjà en faveur des Britanniques. Cette politique est poursuivie après l'accord de 1896<sup>14</sup>.

Au milieu des années 1890, l'époque des conquêtes territoriales en Asie semble donc révolue. Néanmoins, les frictions internationales, nourries par les idéologies coloniales, avivent encore les mécontentements. La prééminence économique de l'Empire des Indes et les ambitions commerciales françaises, inassouvies dans la région, rendent instable le compromis franco-britannique. De plus, la France ne s'estime pas encore comblée en Afrique. Elle vise la vallée du Niger et le Haut-Nil, qui lui permettraient de faire le lien entre ses colonies d'Afrique occidentale. Les négociations franco-britanniques sur la question du Niger, reprises après un premier projet en 1894, échouent à nouveau entre janvier et mai 1896. La France envenime encore l'affaire en envoyant la mission Marchand, en février 1896, pour assurer la liaison entre le Congo, le Haut-Nil et Djibouti. Ce sont les prémisses de Fachoda, deux ans plus tard.

Des années 1850 aux années 1890, la scène asiatique est donc soumise aux rivalités coloniales, centrées sur l'axe Birmanie-Siam dans la péninsule. Des Français en Birmanie, britannique et birmane, encouragés par la perspective d'une grande politique asiatique française, tentent de tirer profit de la situation. On a souligné le rôle des courtisans, négociants, tous diplomates français improvisés, en particulier lors des ambassades de 1873 et 1883. Mais l'annexion entraîne l'abolition de tous les accords internationaux conclus par la Birmanie et donc du traité franco-birman de janvier 1885<sup>15</sup>. Les rapports des consuls sont formels : « Après l'annexion de la Haute-Birmanie, la panique s'empara des Français qui considèrent probablement qu'après cet événement, il n'y avait plus rien à faire économiquement pour eux, puisque tous quittèrent le pays<sup>16</sup> ». Un consul isolé, quelques courtisans égarés, des voyageurs en mal d'aventures, que reste-t-il d'autre, de l'influence française

<sup>13</sup>GANIAGE Jean, *L'Expansion coloniale de la France sous la Troisième République (1871-1914)*, Paris, 1968, p. 202-204.

<sup>14</sup>DUKE Pensri (Suvanij), *Les Relations entre la France et la Thaïlande au XIX<sup>e</sup> siècle*, Bangkok, Imprimerie Prachandra, 1962, p. 278.

<sup>15</sup>PERRIN Jean, « La Birmanie », *L'Asie du Sud-Est*, t.1, Paris, 1970, p. 38.

<sup>16</sup>M.A.E., série : Correspondance commerciale et consulaire (C.C.C.), Rangoon, vol. 2, rapport commercial 1899-1900 De Pina (consul à Rangoon de 1897 à 1901), non daté. Voir aussi Archives Nationales de Paris (A.N.), F 12 7120, lettre Dautremer (consul à Rangoon de 1904 à 1908)/M.A.E., 14 avril 1905.

en Birmanie ? Les consuls oublient qu'après l'annexion, quelques 200 religieux français résident encore en Birmanie.

### **La Birmanie, chasse gardée du protestantisme ?**

La Société des Missions étrangères de Paris affirme une vocation asiatique dès sa création. Elle s'inspire des premières instructions de la Propagande de la Foi -l'institution apostolique fondée par le pape Grégoire XV en 1622- « à l'usage des vicaires apostoliques en partance pour les royaumes chinois du Tonkin et de Cochinchine<sup>17</sup> ». Quatre évêques partent pour le Tonkin, la Cochinchine, la Chine et le Siam. Du Siam, deux missionnaires partent pour Syriam en 1690, au sud de la Birmanie et trois ans plus tard, sont dénoncés comme espions et exécutés... Les prédicateurs barnabites<sup>18</sup>, qui héritent de cette terre de mission, réussissent, eux, à s'installer en 1721. Ce ne sera pas le succès escompté. Les Birmans, humiliés après le traité de Yandabo, massacrent quelques communautés d'Occidentaux ; les barnabites se dispersent. L'ouvrage est encore une fois à remettre sur le métier. Rome confie en 1840 la mission catholique aux oblats de Marie de Turin. Mais la deuxième guerre anglo-birmane de 1852 ruine à nouveau les chrétientés.

Cependant, les Missions étrangères de Paris étendent rapidement leur autorité en Asie et au sud de l'Inde, profitant de la querelle des rites qui oppose jésuites et dominicains au XVIII<sup>e</sup> siècle. La plupart des missionnaires français dans la région sont envoyés par les Missions – 289 entre 1822 et 1852 et 909 entre 1852 et 1883<sup>19</sup>. La société dessert les nouvelles missions catholiques de Corée, du Japon, de Mandchourie, de Malaisie et du Tibet dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La Birmanie est la dernière terre de mission cédée par Rome à l'institution en 1856. Mgr. Bigandet, coadjuteur du vicariat de Malacca depuis 1846, est sacré évêque de Ramatha, pour devenir vicaire apostolique de Birmanie, connue alors sous le nom de mission « d'Ava et du Pégou ». Il s'installe à Rangoon pour exercer ses nouvelles fonctions, près de l'unique petite cabane en bambou qui fait office d'église et qui s'effondre quatre jours après son arrivée ! Tout est à refaire en Birmanie pour le vicaire, secondé par neuf prêtres, responsable d'une petite communauté de 4 000 âmes<sup>20</sup>.

On aurait attendu de la part de la Couronne britannique une faveur toute particulière envers l'Église anglicane, qui aurait ainsi concurrencé les Missions sur le terrain religieux. Or, il n'en est rien. Les Missions étrangères

---

<sup>17</sup>DELAVIGNETTE R., op. cit., p. 49. Le vicaire apostolique est un évêque chargé par Rome de l'administration d'un pays de mission qui n'est pas encore érigé en diocèse.

<sup>18</sup>Religieux appartenant à l'ordre des clercs réguliers de Saint Paul, fondé en 1530.

<sup>19</sup>WILKINSON Peter J., op. cit., p. 122.

<sup>20</sup>LAUNAY Adrien, « Bigandet Paul-Ambroise », *Mémorial de la Société des missions étrangères*, Paris, 1916, vol. 2, p. 50-52.

de Paris sont effectivement en concurrence avec les missionnaires protestants, mais face aux catholiques français ne se trouvent pas des Britanniques, mais des baptistes<sup>21</sup> américains, actifs dès 1813, surtout au sein de l'ethnie karen au sud et le long de la frontière entre le Siam et la Birmanie. Leurs convertis sont 75 000 en Birmanie méridionale à la fin du siècle. Les premiers missionnaires britanniques sont également des baptistes, associés aux Américains, en 1859.

L'Église anglicane, quant à elle, ne s'est implantée que relativement tard, en 1877, à Rangoon. Elle privilégie l'apostolat urbain, en particulier auprès des Indiens, de plus en plus nombreux en Birmanie. Les Indiens, des provinces de Madras et du Bengale en majorité, sont appelés en masse par les Britanniques dès la conquête de 1852 pour servir de main-d'œuvre. Les Missions étrangères établissent en 1870 une paroisse pour l'ethnie tamoule de Rangoon. Mais leur activité reste principalement rurale, auprès des ethnies. Le travail missionnaire dans les campagnes revient ainsi presque exclusivement aux baptistes et à la Roman Catholic Mission. Le révérend Trotman, membre de l'Église anglicane, exprime d'ailleurs sa reconnaissance pour le travail accompli par les catholiques et les baptistes américains auprès des Karens, et que n'a pas fourni l'Église anglicane<sup>22</sup>.

L'attitude du gouvernement britannique est tout aussi pragmatique. La Compagnie des Indes Britanniques avait pour politique de favoriser les religions locales afin d'éviter les troubles, et n'apportait aucun soutien aux missionnaires. Mais dès que Londres s'impose définitivement aux Indes en 1858, elle promet la neutralité religieuse et la laïcité des autorités dans les colonies<sup>23</sup>. La Birmanie, associée aux Indes britanniques, bénéficie de ce régime. S'il y existe comme ailleurs une lutte ouverte entre catholiques et protestants, elle n'engage pas les impérialismes concurrents. Dans les correspondances des prêtres français, les Britanniques ne sont jamais mis en cause quand des problèmes sont posés par les baptistes. Les domaines religieux et politiques paraissent cloisonnés. La mission de Birmanie peut donc bénéficier de tous les avantages de la Pax Britannica.

Rappelons qu'après la deuxième guerre anglo-birmane de 1852, le pays est divisé d'ouest en est par une frontière établie par les Britanniques au nord de la ville de Prome. En 1870, la mission est donc scindée en deux vicariats confiés aux Missions étrangères de Paris : la Birmanie méridionale et la Birmanie septentrionale, recoupant la division politique du pays – plus une préfecture apostolique à la périphérie orientale, qui est remise aux Missions étrangères de Milan. Mgr. Bigandet reste vicaire de Birmanie méridionale tout en administrant la Birmanie septentrionale, jusqu'à ce que Mgr. Bourdon en devienne vicaire en 1872<sup>24</sup>.

---

<sup>21</sup> Membres d'une Église protestante fondée au XVII<sup>e</sup> siècle, qui se caractérisent par leur esprit missionnaire et leur doctrine, selon laquelle le baptême ne doit être conféré qu'à des adultes professant la foi et le repentir.

<sup>22</sup> Rev. F. E. TROTMAN, *Burma, a Short Study of its People and Religion*, Westminster, 1917, p. 109.

<sup>23</sup> *Histoire universelle des missions catholiques*, vol. 4, op. cit., p. 356

<sup>24</sup> Se reporter aux cartes des deux vicariats en annexe.

La mission de Birmanie méridionale a la chance de profiter dès 1856 de la sécurité et des progrès britanniques. Les autorités coloniales s'emploient à développer les infrastructures, construire un réseau routier et des voies ferrées, utiliser au mieux les transports fluviaux et maritimes à partir de Rangoon. Les prêtres peuvent alors donner de nouvelles orientations à la mission. Les postes fondés par les barnabites et les oblats sont récupérés et transformés, ou désertés lorsqu'ils ne présentent plus d'intérêt immédiat. Plusieurs d'entre eux sont détachés des stations d'origine pour former des réseaux d'évangélisation, comme c'est le cas autour de Bassein (postes de Myanaung, Mitagon, Thinganaing, Maryland) et de Myaung Mya, dans le delta de l'Irrawaddy (postes de Kanatzogon, Kiontalok). Les missionnaires utilisent les voies de communication en suivant les cours d'eau -tout particulièrement la Chindwin et les ramifications du delta de l'Irrawaddy- et en longeant les chemins de fer de Rangoon-Prome, et Rangoon-Mandalay – achevés respectivement en 1877 et 1889.

En outre, la mission méridionale est dirigée par un administrateur de talent. Homme de lettres et de terrain, éducateur, diplomate, notable, Mgr. Bigandet met sa personnalité au service de la mission. L'évêque est un pionnier de cette ère nouvelle des sociétés missionnaires qui participent à la grande expansion des missions. Le prosélytisme et l'impérialisme participent d'une même dynamique. Les intérêts spirituels sont inhérents aux enjeux temporels. Mgr. Bigandet engage ainsi une politique missionnaire active, conciliant les intérêts de la mission avec ceux de laïcs, aux yeux tournés vers la Chine.

La Chine est le rêve du commerce occidental, l'objectif des colonies françaises et britanniques en Asie du Sud-Est. Mais l'Empire du milieu est aussi la terre de prédilection des missionnaires depuis des siècles ! La papauté n'entreprend-elle pas de faire de Kubilai Khan un chrétien utile à l'Occident, au moment des croisades? Plus tard, les jésuites visèrent la conversion du souverain de cet immense vivier d'âmes potentielles. Dans les années 1850, il y a certes des soldats et des commerçants qui explorent les routes vers la Chine. En Birmanie, les Britanniques tentent de passer au Yunnan par la voie de Bhamo à Tali-fou. Mais il y a aussi des missionnaires.

Mgr. Bigandet est très conscient des avantages qu'une route commerciale de Birmanie en Chine pourrait procurer aux Missions. Elle permettrait effectivement d'évangéliser plus facilement la Chine, à partir de la Birmanie, en suivant les caravanes. Ce projet est évoqué au siège des Missions à Paris depuis fort longtemps déjà. Dès son arrivée, Mgr. Bigandet entreprend ainsi plusieurs périples, dont celui de Bhamo à Tali-fou en août 1856, le plus important. Comme les Britanniques, qui abandonnent rapidement l'idée d'un accès terrestre, l'évêque renonce à la solution chinoise. Les Chinois monopolisent le commerce de Tali-fou à Mandalay, et ferment les portes à tout homme blanc, commerçant ou missionnaire. Il décide donc d'orienter la politique de la mission vers la conversion des ethnies montagnardes, plus accessibles<sup>25</sup>.

---

<sup>25</sup> Missions étrangères de Paris (M.E.P.), cart. D J 220-1, MONJEAN Pierre, *La Société des Missions étrangères de Paris en Birmanie 1856-1956*, p. 10.

En Birmanie comme partout ailleurs, de nombreuses interactions se produisent entre Missions étrangères et autorités coloniales. Les missionnaires, souvent sur place avant l'arrivée des laïcs, connaissent les pouvoirs locaux et la langue du pays. Mgr. Bigandet est un proche du roi Mindon, avec qui il entretient des conversations animées sur les questions religieuses, le vicaire connaissant parfaitement le bouddhisme. Il est d'ailleurs l'auteur de *Gaudama*, le Bouddha des Birmans, écrit en 1883, la première somme sur le bouddhisme birman proposée par un Occidental<sup>26</sup>. Son savoir et sa place auprès du roi en font un intercesseur précieux<sup>27</sup>. Il joue donc souvent le rôle de diplomate improvisé pour la France. Il participe activement au projet d'ambassade en France en 1872-1873<sup>28</sup>, et se voit nommé officier de la Légion d'honneur en 1867..., puis, par erreur, une seconde fois en 1883 !

Pourtant, la France, prudente dans ses démarches auprès de la cour birmane, ne réussit pas à profiter pleinement de l'influence de ce missionnaire – qui est à l'origine de la popularité dont les Français jouissent à Mandalay<sup>29</sup>. Bien qu'il n'ait jamais pris parti, se rendant utile aux Birmans, aux Britanniques ou aux Français, pour le bien de sa mission, Mgr. Bigandet se laisse peu à peu séduire par l'efficacité britannique. En 1867 déjà, il sert d'interprète lors de la signature du traité anglo-birman à Mandalay, s'attirant ainsi les faveurs des Britanniques. L'évêque se lasse de servir un pays natal hésitant et lointain. De plus, il prend ses distances à la mort du roi Mindon en 1878 et s'éloigne définitivement de la cour l'année suivante après le massacre des princes ordonné par Thibô. Mgr. Bigandet ne participe pas au projet de l'ambassade birmane en France en 1883, comme il l'avait fait dix ans plus tôt.

La retraite du vicaire ne dessert pas seulement les intérêts français. La mission de Haute-Birmanie en pâtit également et son vicaire, Mgr. Bourdon, ne réussit pas à s'imposer, car la force de la mission à Mandalay est indissociable du prestige de Mgr. Bigandet à la cour. La mission de

---

<sup>26</sup> Le plus bel hommage rendu à ses travaux est celui de Maung May Oung, l'un des fondateurs de la *Burma Research Society* en 1910, institution destinée à promouvoir l'art, la science, et la littérature en Birmanie. Dans son discours d'inauguration, le 29 mars 1910, le jeune archéologue fait l'état des grandes études concernant la Birmanie et tient à souligner l'importance des ouvrages missionnaires, les pionniers en matière d'histoire birmane. Maung May Oung cite Sangermano et son ouvrage, *A description of the Burmese Empire*, de 1808, Judson et Mason, pour un dictionnaire anglo-birman et une encyclopédie birmane, et Bigandet pour le *Gaudhama*, dans « Meeting d'inauguration du 29 mars 1910 à la Bernard Free Library, Rangoon », *Journal of the Burma Research Society*, juin 1911, vol. 1, p. 2. Pour une liste exhaustive des ouvrages de Mgr. Bigandet voir Wilkinson Peter J., op. cit., bibliographie.

<sup>27</sup> MIEGE Jean-Louis, *Expansion européenne et décolonisation de 1870 à nos jours*, Paris, P.U.F., 1973, p. 163.

<sup>28</sup> M.E.P., cart. 920, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1873, Mgr. Bigandet, Rangoon. Nous utilisons les comptes rendus annuels des vicaires aux Missions étrangères, rue du Bac à Paris.

<sup>29</sup> PRESCHEZ Philippe, op. cit., p. 60.

Birmanie septentrionale peine, isolée dans un milieu bouddhiste de plus en plus hostile aux Occidentaux assimilés aux Britanniques. Si le roi tolère les Catholiques, il ne leur permet aucune tentative d'évangélisation des Birmans, limitant le prosélytisme aux ethnies des alentours<sup>30</sup>. Mgr. Bourdon, épuisé par ce climat, démissionne en 1884 après douze années de lutte, en outre il ne supportait plus les tensions entre la cour birmane et les autorités britanniques qui étaient devenues conflictuelles cette année-là. Il est remplacé par Mgr. Simon, puis Mgr. Usse. Après l'annexion, les missionnaires subissent un climat de rébellion larvée et leur influence, déjà fort maigre, en est considérablement affectée.

À la mort de Mgr. Bigandet en 1894, on ne peut donc parler d'une mission homogène. Au nord, une communauté restreinte, vivant dans des conditions difficiles, dirigée par Mgr. Foulquier -quelques sœurs, 22 missionnaires français, 3 indigènes, 5 000 catholiques, 32 églises correspondant chacune à un poste. Au Sud, Mgr. Cardot, successeur de Bigandet, bénéficie de tous les avantages d'une colonie bien établie- 90 congréganistes, 36 missionnaires français, 11 indigènes, 35 000 catholiques, 155 églises<sup>31</sup>. Ce décalage se retrouve dans la configuration des postes. Ceux de Basse-Birmanie sont nombreux, bien implantés, formant un réseau de communautés catholiques fournies. En revanche, ceux du nord sont éparpillés et dépeuplés (Kalemyo, Kalewa, Kendat, Kanbalu, Wunthu, ou plus au sud Minbu et Magwe), malgré leur ancienneté (Chantagon, Myingyan).

L'évêque ne lègue pas seulement à ses successeurs un complexe d'édifices, un simple maillage de postes, mais encore une œuvre personnelle déterminante pour la politique religieuse en Birmanie. Il a engagé la mission dans la voie de la coopération avec les Britanniques, dans une des périodes

---

<sup>30</sup> WILKINSON Peter J., op. cit., p. 203-225.

<sup>31</sup> Les données sont calculées au vu des comptes rendus annuels et des tableaux généraux contenus à la fin des volumes imprimés. Les vicaires apostoliques administrent une communauté religieuse composée de missionnaires – dans le cas de la Birmanie envoyés par les Missions étrangères de Paris – qui forment des prêtres indigènes. Chaque missionnaire, aidé d'un ou plusieurs prêtres indigènes, dirige un poste de mission. Mais le vicaire apostolique a aussi sous sa tutelle des congréganistes, qui sont les membres de congrégations associées aux œuvres missionnaires. Les Frères des Écoles chrétiennes, congrégation fondée en 1682 par saint Jean-Baptiste de La Salle pour l'éducation des enfants pauvres, sont appelés par Mgr. Bigandet en 1859 pour administrer l'école de Moulmein laissée par les oblats et celle qu'il fait construire à Rangoon en 1860. À proximité, l'évêque élève un couvent et y installe les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, qui dirigent déjà une école de filles à Moulmein créée par les oblats en 1847. En 1896 3 sœurs, de Saint-Joseph organisent un noviciat à Bassein, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Rangoon. La Basse-Birmanie compte donc à cette époque 60 sœurs et 33 frères, tous Français, travaillant pour les Missions étrangères, propriétaires des établissements. En revanche, seules quelques Sœurs du Bon Pasteur d'Angers se trouvent en Birmanie septentrionale, appelées en 1864 par Mgr. Bigandet pour diriger le couvent de Mandalay, qui remplit les fonctions d'école, d'orphelinat et d'asile de vieilles femmes.

les plus tendues pour la rivalité franco-britannique, pour lui faire bénéficier de tous les avantages structurels nécessaires à son développement.

La mort du père de la mission est d'ailleurs concomitante avec la pacification du pays, en proie aux attaques de rebelles depuis l'annexion. La mission de Birmanie septentrionale peut alors profiter pleinement de l'héritage de Mgr. Bigandet dans ce nouveau contexte, celui dont bénéficie la Basse-Birmanie depuis 1856. Un père historien le constate : « quand le gouvernement anglais fut devenu maître du pays, les choses changèrent complètement ; ce fut bien la liberté pleine et entière sans hypocrisie ; même en beaucoup de cas, le gouvernement fut un appui et un secours. C'est à partir de cette époque que des chrétientés nouvelles ont été fondées »<sup>32</sup>.

### Évangéliser « français » sous domination britannique

Sorti du contexte politique, reste à voir dans quelle mesure le cadre colonial britannique peut offrir un terrain si favorable à l'évangélisation « à la française ». Car un certain idéal français transparaît dans la politique des Missions, qui s'accommode parfaitement des *Instructions* de 1659. Celles-ci sont fondées sur trois principes : établir des écoles et un clergé indigène, s'adapter aux coutumes et aux mœurs du pays à évangéliser et se soumettre aux décisions du pape. Il faut donc créer des communautés locales modèles, à la différence des jésuites qui évangélisent en priorité les élites<sup>33</sup> : « C'est une utopie d'espérer des conversions au milieu de la foule païenne, donc il faut former des centres nouveaux.(...) On glane dans les villages alentour des connaissances (...) petit à petit, l'idée de la fondation d'un nouveau village pour utiliser de bons terrains fertiles mais incultes viendra souvent dans la conversation (...) puis on passe au choix de la place saine, où l'on pourra avec du travail avoir des terrains fertiles et en quantité suffisante pour la future colonie<sup>34</sup> ».

Le missionnaire devient alors un colon qui organise son domaine et recherche de la main d'œuvre, un travail « d'évangélisation directe » possible uniquement en milieu rural. Or, la colonisation française est précisément fondée sur l'octroi de concessions terriennes à des particuliers, ce dont profitent largement les missionnaires en Cochinchine. En 1890, 100 exploitations (4 346 hectares en tout) y sont la propriété d'Européens, la majorité appartenant à des missionnaires qui les afferment<sup>35</sup>. En Birmanie, la

<sup>32</sup> Père FAURE, « Historique des districts de Birmanie septentrionale », *Annales des Missions étrangères de Paris*, 1917, p. 95.

<sup>33</sup> FOREST Alain, « Catholicisme et sociétés asiatiques : quelques réflexions », *Catholicisme et sociétés asiatiques*, Tokyo, 1988, p. 213.

<sup>34</sup> Père PELLETIER, *Courte notice sur la Birmanie et le mode d'évangélisation des indigènes*, Le Mans, 1913, p 27-28.

<sup>35</sup> HO HAI QUANG, « La formation du secteur de production capitaliste au Vietnam méridional (1859-1918) », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, vol. LXXII, *La Péninsule indochinoise et les Européens de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1954*, 1<sup>ère</sup> partie, 2<sup>e</sup> trimestre 1985, p. 227.

politique coloniale est différente. Le colon n'a pas à demander d'autorisation puisque la loi birmane, conservée par les Britanniques, concède la propriété d'une terre à celui qui la met en valeur. Mais il peut néanmoins obtenir des concessions qui placent son domaine sous la protection du gouvernement. Les missionnaires jouent de cet avantage, car mieux le centre est organisé, plus il attire de nouvelles recrues. Le père D'Cruz fonde ainsi en 1897 le poste de Ywegan, détaché de Bassein, un des centres vitaux de la mission karen au cœur du delta<sup>36</sup>. En Birmanie ou ailleurs, une fois le poste fondé, le missionnaire organise « sa petite colonie ». Roi, juge et père, rien ne se fait sans sa décision<sup>37</sup>. Son travail s'adapte parfaitement au système patriarcal des peuples de Birmanie. Il est le médecin, qui doit remplacer les sorciers et guérisseurs des villages. Fourni en médicaments par le gouvernement et utilisant ses hôpitaux, un rétablissement ouvre le plus sûrement du monde le chemin de la vraie foi<sup>38</sup>. Son autorité, celle du chef qui détient la science et dont le Dieu guérit les fidèles, celle de l'employeur qui fournit les terres, l'argent et le matériel, fait le lit des conversions. Il instaure une relation de dépendance qui force les indigènes à l'écouter. Le père Loizeau à Theinzek, dans le district de Thaton, se félicite ainsi de sa plantation : « Elle est la base du développement religieux du district car ils [les convertis] dépendent de moi pour leur existence journalière, ce qui augmente l'influence que j'ai sur eux ».

La différence entre un broussard et un missionnaire ? Le prêtre répond : « Il est trop facile d'employer des coolies païens. S'ils ne donnent pas satisfaction, on leur place un coup de pied quelque part et les remplaçants sont faciles à trouver. Quand je n'ai pas assez de main-d'œuvre chrétienne, je loue des païens possibles à convertir<sup>39</sup> ». L'instruction religieuse se fait dans les moments libres laissés par le travail, le midi pour les femmes, le soir pour les hommes, le travail d'évangélisation étant assuré par des catéchistes indigènes.

De même qu'en Indochine française, les « missionnaires-colons » de Birmanie profitent de la politique de mise en valeur des terres incultes. Le delta du fleuve Irrawaddy, comme celui du Mékong, fertile, bien ramifié, est idéal pour la riziculture inondée. Les gouvernements français et britanniques s'emploient à développer de façon intensive ces régions, pôles économiques des deux colonies, l'ouverture du canal de Suez en 1869 précipitant encore la course à la rentabilité. La nécessité de défricher le delta permet aux

---

<sup>36</sup> M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1899, père D'Cruz, Ywegan. La mission karen de Birmanie méridionale est fondée par les barnabites à Bassein en 1824 d'où Myaung Mya est détaché en 1846. Les Missions étrangères en détachent d'autres postes : Kanazogon en 1857, Kyontalok en 1877, Paukseibe en 1889, Ywegan en 1897.

<sup>37</sup> M.E.P., cart. 936, Birmanie septentrionale, compte-rendu de 1896, père Faure, Chantaywa.

<sup>38</sup> Père BRINGAUD, « Un chapitre de l'ethnographie des Birmans Karins », *Missions Catholiques*, t. 28, 1896, p. 512.

<sup>39</sup> 39 M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1918, père Loizeau, Theinzek.

missionnaires de s'approprier de nombreux terrains, rapidement transformés en rizières ou en plantations.

Cependant, le delta de l'Irrawaddy est peu peuplé. Le foyer des Birmans se situe plus au nord, en Birmanie centrale -à peine un million d'habitants en Basse-Birmanie pour 4 millions en Haute-Birmanie en 1852<sup>40</sup>. Or, les Birmans sont réfractaires à tout prosélytisme. « Tout Birman est bouddhiste, c'est comme une plaque d'identité de la race; se convertir au christianisme, c'est perdre son identité »<sup>41</sup>, se lamente un père. L'évangélisation n'est donc efficace que chez les ethnies dites animistes, repoussées par les Birmans vers les périphéries montagneuses- les Karen représentent en 1910 environ 70% des convertis baptistes<sup>42</sup> et 55% des convertis catholiques<sup>43</sup>. Grâce à la conquête britannique, les Karens peuvent descendre plus loin en plaine, et constituer, aux côtés des Indiens et des Birmans, cette main d'œuvre tant recherchée. Désormais installés le long des voies de communication, ils sont plus accessibles aux missionnaires. La mission karen catholique s'étend ainsi après 1905 à l'État karenni indépendant (postes de Kanadaw Myaung, Padokwin et Nattaung), puis descend chez les Karen du Tenasserim après 1910 (poste de Hnet piaw daw, Kyagaung, Theinzek).

De même, les paysans de Haute-Birmanie émigrent massivement vers la Basse-Birmanie, pour y trouver du travail et fuir les grandes famines de la zone sèche – en particulier celles de 1889-1892, 1895-1896 et 1899-1900.

Jusqu'en 1901 la majorité de migrants arrivés en Birmanie méridionale vient du nord et de l'Est<sup>44</sup>. A fortiori, la mission de Birmanie septentrionale pâtit de la prospérité du sud. Tous les missionnaires du nord déplorent la misère cruelle de la région, les ravages du choléra, la sécheresse, la rareté du riz et son prix inabordable, désastres ajoutés au départ des convertis : « partout les gens émigrent vers la mission du sud et des villages entiers sont partis<sup>45</sup> ».

Si l'exemple indochinois est probant en matière de coopération, entre pouvoir colonial et missionnaires, le cas birman ne l'est pas moins. Mais il est quelque peu déconcertant, dans la mesure où il scelle l'alliance de missionnaires français et d'un gouvernement britannique. La fondation d'un domaine rural vivant en autarcie autour du colon père de « ses » indigènes, le soin qu'il apporte à les nourrir, les soigner, les éduquer, sont autant d'images d'Épinal du colonialisme français. Colonialisme et catholicisme

<sup>40</sup> ADAS Michael, *The Burma Delta. Economic Development and Social Change on an Asian Rice Frontier 1852-1941*, Madison, 1974, p. 23.

<sup>41</sup> Père DARNE, *Aux rives de l'Irrawady*, Hongkong, 1931, p. 97.

<sup>42</sup> *Twentieth Century Impressions of Burma, its History, People, Commerce, Industries and Resources*, Londres, 1910, p. 122. Il y a alors en Birmanie environ 70 000 baptistes.

<sup>43</sup> M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1912. Les Karens sont environ 32 000 en Birmanie méridionale pour 60 000 catholiques.

<sup>44</sup> ADAS Michael, op. cit., p. 30.

<sup>45</sup> M.E.P., cart. R 203, lettre père Rémandet/M.E.P., 18 décembre 1895, Kawdaw.

sont donc encore une fois associés, mais ici de façon originale, sans tirer parti de la solidarité entre compatriotes nourries par l'idéologie nationale.

### **Coopérer au nom de la civilisation**

De 1900 à 1901, un contexte international de détente s'impose sur la scène asiatique. La révolte des Boxers, contre la pénétration occidentale en Chine, entraîne une nouvelle intervention européenne et une seconde soumission de l'Empire du milieu. Ce soulèvement y marque la fin de l'expansion territoriale des Européens qui ont pris peur après les crimes commis à Pékin lors de la révolte. Le commerce s'établit sur de nouveaux fondements, la politique de la « porte ouverte » se substituant au système des partages d'influences.

La France caresse peut-être l'espoir de faire de l'Indochine le cœur d'un vaste empire d'Extrême-Orient depuis 1895, mais la fin du rêve chinois le blesse mortellement. Elle abandonne cette grande politique asiatique d'autant plus facilement que l'Indochine lui a toujours paru lointaine, à la différence des colonies africaines. Le ministre des Affaires étrangères français depuis 1898, Delcassé, peut appliquer la politique d'entente avec le Royaume-Uni qu'il envisage pour la France, aidé par Cambon. Les milieux d'affaires français comme la grande majorité du parti colonial le suivent<sup>46</sup>.

Malgré l'accord franco-russe de 1891 et la convention anglo-japonaise de 1902, la France et le Royaume-Uni restent neutres lors de la guerre russo-japonaise de 1904-1905. Elle ne perturbe pas les préparatifs de l'Entente cordiale, signée le 8 avril 1904. Accord colonial avant tout, cette entente bouleverse les données en Asie du Sud-Est. Dès lors, les problèmes se règlent peu à peu. La question birmane doit l'être définitivement pour le gouvernement français. Aux frontières, que ce soit au Siam ou au Yunnan, les différends s'apaisent.

Le facteur déterminant pour une collaboration pleine et entière entre missionnaires français et autorités britanniques en Birmanie n'est pas la marche vers l'Entente cordiale. L'entente se fait déjà sur le terrain. Nous l'avons vu, les Missions servent sans prendre parti les intérêts birmans, français ou britanniques depuis leur arrivée. Ils ne peuvent se passer d'une protection gouvernementale.

L'attitude conciliante du gouvernement qui les accueille dans une Birmanie cosmopolite leur suffit.

En revanche, le conflit entre l'Église et l'État français – politique anticléricale du bloc des gauches engagée en 1899, lois contre les congrégations dès 1901, séparation en 1905 – les affecte profondément. Tandis que les missionnaires d'Indochine vivent l'affaire au jour le jour, mais sans subir l'application des résolutions – ce qui engendre des tensions locales sans pour autant saper leur patriotisme – les prêtres expatriés en Birmanie ne voient les événements que par les journaux anglais et les

---

<sup>46</sup> GANIAGE Jean, op. cit., p. 237.

correspondances. Les rumeurs, la comparaison entre les attitudes française et britannique, tout contribue à les éloigner définitivement de la France. Le nouveau vicaire de Birmanie septentrionale, Mgr. Foulquier, avoue dans un courrier personnel en 1906, « n'avoir jamais eu la tentation de revoir le pays natal » et ajoute, « ce qui se passe depuis un certain nombre d'années serait suffisant pour la faire passer »<sup>47</sup>. En définitive, mieux vaut la bienveillante neutralité d'un pays protestant que l'anticléricisme affiché d'un pays de tradition catholique.

Aussi les missionnaires mettent-ils une barrière infranchissable entre eux et les autres membres de la communauté française de Birmanie, assimilés dans leur esprit à la République anticléricale. Le consul français de Rangoon de 1897 à 1902, Claine, en fait les frais, comme en témoigne une lettre de Mgr. Cardot à son supérieur : « Claine est franc-maçon, radical, protégé des bourgeois, probablement juif (son vrai nom serait Klein). Il faut se défier de lui. D'ailleurs le pauvre homme voit bien qu'il n'y a rien à faire avec nous »<sup>48</sup>. Toutes les grandes peurs du catholicisme se cristallisent sur le consul. Claine devient alors un concentré de « l'anti-France » que redoutent les catholiques jusqu'en Birmanie !

Les missionnaires se détachent ainsi de leur patrie, malgré les efforts de leurs compatriotes sur place, comme le consul, et se rapprochent encore des autorités britanniques. L'interaction entre missionnaires et pouvoir colonial se fait au nom d'une exigence supérieure aux intérêts nationaux, le progrès de la civilisation. Mgr. Bigandet éprouvait déjà beaucoup de satisfaction à s'associer en Birmanie à l'œuvre du Royaume-Uni, la « première Nation colonisatrice » : « la civilisation y gagnera, la Foi plus encore »<sup>49</sup>. En ce début de siècle, l'action missionnaire doit répondre à une demande croissante des bienfaits liés aux progrès scientifiques occidentaux. Pour cela, elle ne doit pas se contenter de pénétrer les campagnes. Sa réussite dépend d'une politique urbaine efficace qui tranche avec la méthode utilisée jusqu'alors par les catholiques français.

En témoigne la fortune des célèbres léproseries. Il en existe deux en Birmanie, à Mandalay et à Rangoon, fondées respectivement en 1891 et 1896, qui deviennent rapidement des établissements de pointe pour la recherche médicale. Wehinger, fondateur de celle de Mandalay, assiste en 1897 à la première conférence internationale sur la lèpre. Puisque la prévention est encore l'unique moyen pour contrer la maladie, l'institution s'y emploie et sept pavillons répartis en trois secteurs assurent l'isolement parfait des 350 malades<sup>50</sup>. Un laboratoire est construit et, en 1903, on y

---

<sup>47</sup> M.E.P., cart. R 201, lettre Mgr. Foulquier/ M.E.P., 1er avril 1906, Mandalay.

<sup>48</sup> M.E.P., cart. R 104, correspondance de Mgr. Cardot, lettre Mgr. Cardot/M.E.P., 13 mai 1901.

<sup>49</sup> Mgr. BIGANDET, *La Mission de Birmanie*, Paris, 1890, p. 163 ; p. 117.

<sup>50</sup> Père WEHINGER, *Report on St. Jonh's Leper asilum*, Rangoon, 1897-1898, p. 11.

découvre un sérum dont un médecin de l'hôpital parisien Saint-Louis vient prendre connaissance<sup>51</sup>.

Les Britanniques sont plus que satisfaits du rôle social joué par ces missionnaires. Lors d'une inspection à la léproserie de Rangoon en 1908, le Sanitary Commissioner constate avec joie l'excellent état sanitaire de l'établissement<sup>52</sup>. Le gouvernement reconnaît la participation des Missions au développement du pays et leur confie même la tâche d'organiser une léproserie à Falam, le chef-lieu du district des Chin Hills en 1913<sup>53</sup>. En outre, la présence des missionnaires contribue à lutter contre le crime. Léproseries, refuges, orphelinats ou asiles accueillent des déshérités qui sont pour le gouvernement autant de perturbateurs en puissance. L'ombre des dacoits, ces rebelles qui menacèrent la Pax Britannica durant dix années après l'annexion, plane toujours sur la domination britannique.

Ce nouvel élan pour l'apostolat urbain bénéficie du gonflement de la communauté indienne. Les famines des années 1895-1897 en Inde méridionale font encore augmenter l'immigration – en 1895-1896, le nombre de migrants en Birmanie est d'environ 5 000 par an, dont à peu près 90% d'Indiens, et en 1896-97, on en compte 48 000 avec le même pourcentage<sup>54</sup>. L'Église anglicane, traditionnellement attachée à l'évangélisation des Indiens à Rangoon, ne peut s'occuper de tous les nouveaux arrivants. La paroisse tamoule des Missions étrangères exploite donc la situation, sans pour autant menacer les activités des anglicans. En 1909, l'afflux des Tamouls est tellement important que le prêtre responsable de la paroisse décide de créer un nouveau poste aux alentours de Rangoon, à Kyaiklat : « l'invasion indienne est lente mais sûre »<sup>55</sup>. En 1912, les Tamouls représentent plus du tiers des convertis catholiques de Birmanie méridionale, dont trois-quarts vivent à Rangoon<sup>56</sup>.

Dans ce climat d'euphorie civilisatrice, toutes les attentions se portent sur l'enseignement, qui devient progressivement la principale activité missionnaire. Deux types d'écoles sont développés méthodiquement : vernaculaires en zone rurale, les meilleures armes pour les conversions, et anglo-vernaculaires dans les centres urbains, répondant aux exigences du gouvernement pour l'éducation de l'élite.

Dans un premier temps, les méthodes catéchétiques ne déplaisent pas au gouvernement, qui voit dans toute forme de scolarisation une victoire de la civilisation. Les Britanniques encouragent d'ailleurs, par une résolution sur l'éducation aux Indes en 1854, le développement de l'école primaire en

---

<sup>51</sup> Père FREYNET, « La Guérison de la lèpre », *Annales des Missions étrangères de Paris*, 1911, p. 74.

<sup>52</sup> Père FREYNET, « Léproserie de Rangoon », *Missions Catholiques*, 1908, p. 169.

<sup>53</sup> M.E.P., cart. 936, Birmanie septentrionale, lettre Mgr. Foulquier/M.E.P., 27 octobre 1913, Mandalay.

<sup>54</sup> ADAS Michael, op. cit., p. 97.

<sup>55</sup> Père LUCE, « Historique des stations chrétiennes », *Annales des Missions étrangères de Paris*, 1912, p. 209.

<sup>56</sup> M.E.P., cart. 922, lettre Mgr. Cardot/M.E.P., 6 août 1912, Rangoon.

langue maternelle comme fondement d'un système moderne<sup>57</sup>. Ils s'appuient pour cela sur les réseaux déjà établis des Private Agencies – les missions, mais aussi les monastères – subventionnées par le gouvernement si elles acceptent d'en appliquer les méthodes et les programmes. Grâce à une collaboration fructueuse entre Mgr. Bigandet et le gouvernement britannique, les écoles des Missions se développent rapidement dans les trois dernières décennies du siècle. Leur nombre reste à peu près stable jusqu'à la Première Guerre Mondiale – autour d'une centaine en Basse-Birmanie et d'une quarantaine en Haute-Birmanie<sup>58</sup>.

Cependant la politique éducative britannique change au tournant du siècle. Pour Lord Curzon, vice-roi des Indes de 1899 à 1904, le temps du « laissez-faire » en matière d'éducation est terminé. Les écoles privées se sont certes multipliées, mais elles n'appliquent pas systématiquement les programmes du gouvernement. Lord Curzon impose donc en 1901 l'obtention d'un brevet pour exercer le métier de professeur<sup>59</sup>. De plus, il décide de réduire les subventions (*grants-in-aid*) aux établissements religieux et de ne les accorder qu'à ceux qui sauront « réconcilier religion et efficacité »<sup>60</sup>.

Il conclut par une importante réforme en 1904 qui insiste notamment sur une éducation féminine orientée vers l'apprentissage des tâches domestiques. Les Missions détiennent alors sept couvents confiés à des congrégations féminines françaises, et dans les campagnes, les écoles de filles sont dirigées par des sœurs indigènes. Lord Curzon en 1905 salue leur travail : « Dans l'éducation domestique des femmes, les missionnaires ont fait un travail utile (...) pour apprendre un nouveau mode de vie, pas uniquement grâce à des livres, mais par des exemples et des expériences faites dans des conditions appropriées<sup>61</sup> ». La réforme encourage aussi la création d'emplois administratifs. Elle met donc l'accent sur l'excellence d'une éducation secondaire visant à former une classe moyenne instruite, au service du gouvernement. Les collèges (*middle schools*) forment des administrateurs subalternes. Les lycées (*high schools*) permettent de préparer le concours d'entrée à l'université de Calcutta – celle de Rangoon n'étant fondée qu'en 1920 – qui donnera la possibilité aux étudiants d'obtenir des postes plus élevés dans la hiérarchie.

Les missions catholiques ouvrent alors deux écoles normales pour former eux-mêmes des maîtres. Les frères des Ecoles chrétiennes dirigent trois célèbres *high schools* à Rangoon, Moulmein et Mandalay. En 1912, la *high school* de Mandalay, qu'ils ont ouverte quinze ans plus tôt, est devenue le plus prestigieux lycée de Birmanie septentrionale, passant de 60 élèves à plus de 700 et ceci grâce aux Birmans, « soucieux d'envoyer leurs enfants à l'école ». Les missionnaires sont aussi à la tête d'une quinzaine de *middle*

<sup>57</sup> Furnivall J. S, *Colonial Policy and Practice*, Londres, 1948, p. 374.

<sup>58</sup> M.E.P., C.R., cart. 1895-1897 et 1911-1912.

<sup>59</sup> *Twentieth Century Impressions of Burma*, op. cit., p. 127.

<sup>60</sup> FURNIVALL J.S, op. cit., p. 390.

<sup>61</sup> Ibid., p. 391.

*schools*<sup>62</sup>. Plusieurs années de suite, des élèves des écoles catholiques arrivent majors aux examens du gouvernement, et souvent, les comptes rendus sont fiers d'annoncer quelque prix ou décoration obtenus pour les brillants résultats des établissements.

Autre réponse aux exigences de la réforme Curzon : le développement de l'enseignement technique. Le père Loizeau est visité à Theinzek en 1908 par le Director of Agriculture, qui lui propose d'ouvrir une école agricole expérimentale construite et prise en charge par le gouvernement. Elle doit appliquer des programmes imposés : « Le but de l'école est d'enseigner à tirer le plus de parti possible des terrains par une culture intelligente et scientifique (étude du terrain, engrais, nouvelles machines)<sup>63</sup> ». En ville, les écoles techniques se multiplient également. Dès 1900, les sœurs du Bon Pasteur ouvrent une école industrielle « seule dans son genre à Rangoon »<sup>64</sup> et à Thonze, le père Perroy ouvre en 1904, un cours de travail manuel : « Le but de ce système n'est pas de former des ouvriers, mais de développer, par une série d'exercices gradués, les facultés de l'élève, de sorte qu'il soit préparé à recevoir l'instruction technique de n'importe quel métier (...). Le gouvernement fournit de bons *grants* [bourses] pour les élèves qui passent en ce sujet »<sup>65</sup>.

Les Britanniques forcent ainsi les missionnaires à entrer dans leurs conceptions du progrès social. Les visées traditionnelles des Missions en sont altérées. S'imposer la priorité à l'éducation ne va pas sans compromis, comme le concède le père Luce : « On pourrait évidemment se contenter d'écoles de Mission proprement dite, c'est-à-dire du Gouvernement, et où avec la lecture, l'écriture et le calcul, l'enseignement religieux tiendrait la première place. C'était l'ancien système, alors que l'éducation en Birmanie n'était autre que celle donnée par les bonzes birmans dans les monastères bouddhistes. (...) Pouvons-nous demeurer seuls à n'avoir pas d'examens officiels et priver ainsi nos élèves des certificats et diplômes qu'ils convoitent tant ? Nous risquerions trop de rester seuls dans toute la force du terme, c'est-à-dire sans un élève dans nos établissements. Quoiqu'en voie de progrès, l'éducation n'a pas encore assez pénétré la masse du peuple pour l'empêcher de voir dans l'instruction officielle autre chose que le moyen d'arriver aux emplois lucratifs du gouvernement. Devons-nous défendre tout accès de ce genre à nos jeunes gens ? Ce serait vouloir faire du catholicisme une religion de parias. Il faut donc que l'école catholique, tant anglaise que birmane, soit reconnue du gouvernement, qu'elle offre aux élèves qui la fréquentent des chances de succès, sinon supérieures du moins égales à celles de nos rivaux, sous peine de voir nos enfants nous échapper et passer au camp

---

<sup>62</sup> *Twentieth Century...*, op. cit., p. 126. Il y a en Birmanie 5 *high schools* gouvernementales, 4 municipales et 10 privées : pour les *middle schools*, 51 établissements privés, 9 gouvernementaux et 12 municipaux

<sup>63</sup> M.E.P., cart. R 105, lettre père Loizeau/Mgr. Cardot, 12 mars 1908, Theinzek.

<sup>64</sup> M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1900.

<sup>65</sup> Pères LUCE et PERROY, « L'Education en Birmanie », *Annales de la Société des Missions étrangères*, 1906, p. 34.

du protestantisme ; non pas que leurs écoles puissent être appelées confessionnelles, pas plus que les nôtres d'ailleurs »<sup>66</sup>.

L'état des finances catholiques en Birmanie pousse les missionnaires, dans ces années 1904-1906, à faire le choix d'écoles non confessionnelles, financées par le gouvernement. Les programmes imposés sont très lourds et le catéchisme leur est sacrifié. D'autant plus que les élèves sont birmans... donc : « Ils étaient presque tous bouddhistes et sans espoir de conversion. Ils venaient chez nous parce que nos écoles catholiques ayant un grand renom, avec chaque année les meilleurs résultats, ils étaient à peu près sûrs de réussir leurs examens »<sup>67</sup>.

Si les missionnaires sont sans doute déterminés dans leur choix par des considérations matérielles, ils finissent donc par satisfaire pleinement les exigences britanniques, fondées sur le seul pragmatisme politique victorien. Or, l'efficacité en matière d'éducation exige l'application des programmes britanniques, ce qui n'est possible que dans les écoles anglo-vernaculaires, qui se trouvent dans les villes. Les missionnaires choisissent donc définitivement de mettre l'accent sur les écoles urbaines et de délaisser leur vocation apostolique rurale.

### **Des crises locales aux tensions internationales**

Les progrès des Missions étrangères sont indissociables d'une conjoncture politico-économique liée à la Pax Britannica. Mais si la croissance économique du pays est réelle tant que l'extension des surfaces cultivées permet d'améliorer la productivité, le contrecoup du défrichement intensif est la raréfaction des terres. Leur prix augmente et, combinée à la suite de famines dues aux inondations de la zone pluvieuse du delta dans les années 1905-1907, cette conjonction de facteurs détermine une période critique. Le malaise des campagnes pousse la population à émigrer encore. Partis des environs de Rangoon, vite saturés, les défricheurs vont chercher des terres vers les périphéries. En outre, dès 1902, certains missionnaires soulignent la tendance à emprunter à fort taux d'intérêt pour pallier les aléas climatiques, ce qui oblige à trouver de nouvelles cultures pour rembourser<sup>68</sup>.

Les missionnaires, on l'a vu, se sont habitués pendant des années à utiliser les voies de communications pour établir à leur proximité un réseau de gros villages bien desservis. Cet habitat groupé, facilitant les tournées, éclate rapidement sous l'effet de l'émigration. À partir de 1905, le mouvement d'émigration des Karen semble devenir très inquiétant dans le district d'Henzada, au nord-ouest de Rangoon : «Le champ est hypothéqué et passe vite aux mains d'un prêteur usurier, donc il faut émigrer». À Maryland, un vingtième des familles est parti soit pour Thonze au nord, soit vers

---

<sup>66</sup> Ibid., p. 28-29.

<sup>67</sup> Père DARNE, « La situation religieuse en Haute-Birmanie », *Bulletin des Missions étrangères de Paris*, 1922, p. 84.

<sup>68</sup> M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1902.

Bassin au sud-ouest<sup>69</sup>. Les postes proches de Rangoon perdent leurs habitants (Letkopin est désactivé car les catholiques émigrent à Maubin), au profit des postes excentrés de l'ouest et du sud du delta comme Kyaiklat, Kyauktan ou Pyapon, créés en 1906-1907<sup>70</sup>. Le père responsable de Pyapon se désole : « Quels nomades que ces chrétiens venus un peu de tous les points du vicariat, éparpillés non pas en villages mais en groupes de quelques maisons toujours loin des voies de communication. Il faut voyager des journées en pirogue pour les trouver. Une famille change trois fois de place en moyenne pendant la saison sèche »<sup>71</sup>.

La Birmanie septentrionale est toujours minée par le climat et les maladies. Les paysans fuient les villages sinistrés par des catastrophes naturelles multiples : pestes venues d'Inde en 1906 et en 1911, sécheresses, surtout en 1907, séisme en 1912 dans la région de Mandalay... L'émigration est donc aussi fréquente au nord et freine l'organisation du prosélytisme dans les campagnes ; on peut constater la multiplication des postes « mort-nés » de 1896 à 1914 dans le district de Shwebo.

Les contrecoups de la croissance économique « galopante » du pays ne sont pas les seuls déboires des missionnaires. Très vite, les ethnies se mêlent aux paysans birmans – absents de Basse-Birmanie avant l'arrivée des Britanniques – désormais intégrés aux travaux agricoles de la région. Le processus de birmanisation des ethnies est alors au centre des inquiétudes missionnaires. Les Môn, peuplant le sud-est de la Basse-Birmanie, perdent peu à peu leur langue et sont presque entièrement assimilés aux Birmans à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>72</sup>. Les Karens, même s'ils ne se convertissent pas en masse au bouddhisme, emploient le birman aux dépens de leur langue maternelle. Or, birmanisation signifie bouddhisisation.

En fait, les missionnaires assistent à la reformation d'une conscience birmane autour du bouddhisme dès la fin du siècle. La mission de Haute-Birmanie a toujours été victime du clivage historique entre la Birmanie centrale, patrie des Birmans, et le reste du pays, scission renforcée par le découpage géographique des conquêtes britanniques. Le bouddhisme est certes considérablement affaibli par la perte, en 1895, du *Thathanabaing*, le primat bouddhique, qui n'est pas remplacé, mais demeure le cœur de cette « Birmanie des Birmans ».

En 1896, les gens fortunés du quartier de Malun à Mandalay forment une association pour la donation du riz, en faveur des moines de Sagaing, très démunis depuis la disparition de la monarchie. Puis en 1897, toujours à Mandalay, voit le jour la *Buddha Sasana Noggaha*, association pour le bien-être du bouddhisme, visant à défendre la religion contre la menace étrangère. Il est difficile de ne pas lier la chute impressionnante du nombre de catholiques à Mandalay – de 2 000 en 1896 à 500 en 1914 – à ce tournant pris par le bouddhisme birman.

<sup>69</sup> Ibid., compte-rendu de 1905.

<sup>70</sup> Père LUCE, « Historique des stations chrétiennes », *art. cit.*, p. 209.

<sup>71</sup> M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1910, père Cathébras, Pyapon.

<sup>72</sup> ADAS Michael, *op. cit.*, p. 57.

De là, le mouvement gagne la Birmanie méridionale. À Bassein en 1902 naît *l'Asoka Society* et enfin, à Rangoon, est fondée en 1904 la *Rangoon College Buddhist Association*, dont certains membres créent en 1906 la très célèbre *Young Men's Buddhist Association* (Y.M.B.A.), le pendant de la Y.M.C.A. Les missionnaires se sentent rapidement menacés par ce regain du bouddhisme, urbain à l'origine mais touchant rapidement les campagnes. Mgr. Cardot parle dès 1903 de difficultés « par suite d'une recrudescence, j'allais dire d'une résurrection du bouddhisme. (...) Ce mouvement parti du haut est entretenu et accéléré par la gent officielle des magistrats birmans qui se partagent l'administration des sous-préfectures et des cantons de la province<sup>73</sup> ». Les Birmans sont en effet frustrés de n'être que des subordonnés dans la hiérarchie administrative, dont les hauts grades sont réservés aux Britanniques de *l'Indian Civil Service*, bien sûr, mais aussi aux Indiens des castes supérieures.

Les monastères forment l'assise rurale du mouvement de contestation. Les moines se révèlent de plus en plus comme des personnalités de poids dans la lutte bouddhiste. U Ottama est le plus célèbre de ces moines politisés. Il visite le Japon en 1910 et reste impressionné par ce pays détaché de l'influence occidentale depuis sa victoire sur les Russes en 1905 ; il voyage aussi en Inde, où il rejoint les rangs du Congrès National Indien. De fait, l'activité nationaliste indienne, très forte depuis 1905 influence beaucoup la Birmanie, province des Indes Britanniques<sup>74</sup>. Les missionnaires dénoncent naturellement les prises de positions des moines birmans dès 1911. À Dambi, près de Mitagon, le père Ravoire, déplore le manque de conversions pour l'année en ces termes : « Le bouddhisme paraît secouer sa torpeur. À la voix de quelques bonzes haut-placés dans la hiérarchie, les païens accourent en masse<sup>75</sup> ».

Les problèmes économiques d'avant-guerre, à savoir l'état des finances et l'émigration, sont intensifiés par le conflit. Les donations locales sont réduites en raison de la baisse du niveau de vie, mais en plus, les dons européens sont interrompus. Des convertis partent au front, les Karens en priorité. Les prosélytes potentiels, les Indiens, n'arrivent plus, faute de steamers. La communauté chinoise, comptant certains catholiques, est déstabilisée. En 1917, les termes de l'échange et la baisse du niveau de vie jouent en défaveur des boutiquiers, mais aussi des hommes d'affaires, qui dépendent des importations de biens venant d'Europe ou de Chine et du pouvoir d'achat de leurs clients. Le père Ravoire le constate : « La guerre affecte de plus en plus les marchands chinois ; beaucoup ont déjà fermé boutique. Le personnel a baissé de moitié, des deux tiers ou même des trois-quarts, beaucoup d'employés retournant en Chine. De toute façon, je les perds. Même les gros commerçants sont ruinés<sup>76</sup> ».

<sup>73</sup> M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1903, Mgr. Cardot.

<sup>74</sup> MOSCOTTI Albert, *British policy and the Nationalist Movements in Burma, Hawaii*, 1974, p. 32.

<sup>75</sup> M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1911, père Ravoire, Dambi.

<sup>76</sup> Ibid., compte-rendu de 1917.

En outre, le mouvement bouddhiste se radicalise. Les Birmans voient à travers l'éducation missionnaire la main du gouvernement et multiplient les écoles bouddhiques. Pour affronter la concurrence, les missionnaires sont obligés de supprimer définitivement le catéchisme de leurs cours. Le phénomène, perceptible en ville avant-guerre, sous le poids des programmes du gouvernement, touche désormais les « écoles des bois », au nord : « Les Birmans se sont ouverts des écoles, voire des *high schools*, exclusivement bouddhistes. (...) Une campagne très vive a été menée pour engager les parents bouddhistes à n'envoyer leurs enfants que dans ces écoles. Pendant les vacances précédant la grande rentrée, tout a été mis en œuvre pour éloigner les jeunes Birmans. (...) Les Y.M.B.A. associations ont pris racines un peu partout dans les centres de quelque importance. Qu'en sortira-t-il ? Rien de bon pour les catholiques »<sup>77</sup>. De même en Basse-Birmanie : « *L'Anglo-vernacular school* est prospère, mais n'est pas un foyer de propagande religieuse, car de nombreux élèves birmans y sont, dont les parents sont trop bouddhistes pour qu'on puisse prudemment y enseigner directement la religion »<sup>78</sup>.

Les Britanniques protègent alors leurs partenaires. Ils ont besoin des missionnaires pour pénétrer les écoles et sauvegarder l'idéologie impériale. La guerre scelle l'alliance entre le Royaume-Uni et la France et sépare les Européens des colonisés. Aux premiers de défendre la pérennité de l'Empire, désormais synonyme de présence occidentale dans les colonies. Or, les conflits qui déchirent le Vieux Monde contribuent encore à détruire l'image d'un Occident fort et irremplaçable, déjà bien entamée par la victoire japonaise de 1905.

Contrairement à d'autres colonies, la mission de Birmanie n'est pas vidée de son personnel pendant la guerre, car le gouvernement britannique intervient pour que les missionnaires, dont le patriotisme est ravivé, ne soient pas mobilisés. Mgr. Cardot écrit au siège des Missions à Paris : « Un grand nombre de missionnaires ont obéi un peu trop empressés à l'ordre de mobilisation. J'ai fait agir le gouvernement de Birmanie pour obtenir du gouvernement français leur exemption. Le départ des missionnaires serait la ruine de la mission et la sécurité du pays en cas de trouble en souffrirait. C'est ce que notre gouverneur a vu du premier coup. Aucune transaction ne sera faite entre Paris et Rangoon. Tout passera par Londres, comme intermédiaire »<sup>79</sup>.

Mais la guerre réduit néanmoins les effectifs de façon dramatique. Les missionnaires restent aussi nombreux qu'avant-guerre, préservés par l'action du gouvernement britannique. Mais les convertis ont subi le conflit, les mobilisations, l'émigration, la famine, comme l'ensemble de la population birmane. En 1919, les catholiques ne sont plus que 25 000<sup>80</sup>. Le conflit perturbe donc la politique apostolique, en renforçant les problèmes

---

<sup>77</sup> M.E.P., cart. 936, Birmanie septentrionale, compte-rendu de 1917, Mgr. Foulquier.

<sup>78</sup> M.E.P., cart. 922, Birmanie méridionale, compte-rendu de 1917, Mgr. Cardot.

<sup>79</sup> Ibid., lettre Mgr. Cardot/M.E.P., 31 août 1914, Rangoon.

<sup>80</sup> M.E.P., C.R. 1919-1921.

économiques et sociaux auxquels s'ajoutent des pertes considérables en fidèles. Le bel équilibre entre mission rurale et urbaine, élaboré par Bigandet, s'effondre. Le clivage s'accroît entre « mission des villes » et « mission des champs ». Les capitaux, la totalité des donations, qu'elles soient locales ou étrangères, vont aux zones urbaines, alors que les petits postes des campagnes n'en finissent pas de s'enliser dans la misère et les soucis matériels.

Entre 1856 et la Première Guerre Mondiale, il est vrai surtout après la pacification complète du pays par le Royaume-Uni au milieu des années 1890, le cadre colonial britannique bénéficie donc largement à l'expansion des Missions en Birmanie. À la veille de la Grande Guerre, les catholiques sont 12 000 autour de 57 églises en Birmanie septentrionale. Elle ne rattrape pas l'avance de la Birmanie méridionale – 60 000 fidèles pour 211 églises – mais les progrès sont comparativement identiques, la population catholique de chaque mission ayant doublé en vingt ans. Les Missions estiment alors les religieux français dans les deux vicariats à environ 270 personnes – 90 missionnaires environ, assistés de prêtres autochtones et de 150 à 200 congréganistes, français pour la plupart<sup>81</sup>.

Rien n'aurait été possible sans la neutralité religieuse du gouvernement. Dans un premier temps, deux politiques indigènes se complètent : les Britanniques sont aux villes et les Missions aux campagnes. Mais les crises locales, aussi bien économiques que sociales, changent finalement les données. Le pouvoir, revenant sur son libéralisme, opère une reconquête politique et s'oriente vers des objectifs précis, en matière d'éducation et plus largement de progrès social. Les missionnaires, tributaires des aides gouvernementales, transforment leur apostolat en fonction des critères victoriens, attachés au développement des villes.

L'utilisation optimale des structures britanniques à des fins religieuses a donc ses limites, et la guerre ne fait qu'accentuer cette tendance, tout en légitimant définitivement la collaboration entre missionnaires français et gouvernement britannique. Cet exemple illustre le décalage entre rivalités européennes et pragmatisme local. Une colonie vouée au développement économique ne s'embarrasse pas de théories colonialistes ou d'idéologies élaborées en métropole. Si les conceptions du colonialisme diffèrent en Europe, les subtilités s'évanouissent devant les réalités de terrain.

Aurore CANDIER

---

<sup>81</sup> Ibid. 1911-1913.

## Les Missions étrangères de Paris en Birmanie septentrionale 1856-1914



### DATE DE CREATION DES POSTES

**Avant l'arrivée des M.E.P. (1856)**

Entre 1856 et 1886 (en capitales, évêchés)

**Après 1886**

*Créés avant 1886, désactivés et visités annuellement*

*Créés après 1886, mais désactivés par la suite*

→ migration des communautés

### NOMBRE DE CATHOLIQUES PAR POSTE (MOYENNE 1856-1914)

- <150
- 150-600
- 600-2000

+++++ voie ferrée

----- frontière entre les missions



Echelle : 2 cm = 100 km

### Les Missions étrangères de Paris en Birmanie méridionale 1856-1914

Evolution des postes

